

# 24 heures dans la vie d'un vieil homme

Marie Chotek

Les pompiers m'ont déposé à l'entrée, il serait plus juste de dire qu'ils m'ont jeté devant le bureau de l'accueil des urgences. Ils ont échangé avec la jeune femme en blouse blanche, assise derrière le bureau, à peine plus âgée que ma petite-fille Sido, mais le genre sérieux, pas marrant. Ils m'ont montré du doigt, douleur à l'épaule gauche, suspicion d'infarctus, mais à leur ton pas franchement convaincu, on voyait bien que la suspicion, c'était moi. Il a passé la barre des 80, alors on a préféré quand même vous l'amener, a précisé le capitaine des pompiers.



La jeune femme me fait signe d'avancer. J'ai le souffle court, la douleur dans mon bras gauche va et vient, j'ai peur, soudain, j'ai beau avoir passé la barre des 80, comme dirait l'autre, je n'ai pas du tout envie de mourir. Plus je vieillis, moins j'ai envie de mourir. Je sais, c'est indécent, un vieux qui ne veut pas mourir, je le lis dans les yeux de Marine, ma fille, quand mon fils, Bruno, le dit haut et fort, putain, les vieux, y a un moment, faudrait les abattre. Je lui décline mon identité, Ferdinand Dartagnan, né le 1<sup>er</sup> avril 1940, *et je ne suis pourtant pas né poisson*, je dis ça à chaque fois, mais la fille ne sourit même pas. Les gens sont de moins en moins

rigolos, si vous voulez mon avis, quelle époque. Le bras me tire, je parviens à lui sortir ma carte vitale, que Marine me force à porter quasiment jour et nuit sur moi, depuis qu'elle est partie refaire sa vie au Canada avec un divorcé chauffagiste rencontré à un bal du 14 juillet. Mon fils Bruno, lui, ne décroche plus quand je l'appelle, trop de connards qu'essayent de vous vendre des couvertures de survie pour l'Afrique, dixit.



1<sup>ère</sup> heure

Vous serez mieux allongé, quand même. La jeune femme m'installe sur un brancard, dans le couloir. J'ai le temps de voir que la salle d'attente est pleine à craquer, je suis le plus vieux. J'ai droit à un traitement préférentiel, un brancard dans le couloir, oulala que je suis gâté.

— C'est ça ou vous rentrez chez vous.

C'est une autre blouse blanche, barbue, qui a dit ça, mais cela ne s'adresse pas à moi, mais à un homme jeune, qui fait du tapage à l'accueil, cela fait trois heures et demie qu'il attend, il crie. Personnellement, je ne sais pas ce qu'en penserait le capitaine des pompiers mais je trouve qu'il a l'air en parfaite santé. La blouse blanche barbue parvient à calmer le type qui retourne dans la salle d'attente en se cognant sur mon brancard, dans le couloir.

Il me jette un regard de haine, pure. Je lui tire la langue, je sens que je vais bien m'amuser ici.

Il est 18 heures, je me dis qu'on va bientôt nous servir à manger. Je crois me souvenir qu'on mange tôt, dans les hôpitaux. Quand j'allais voir Jackie, on avait droit au plateau repas à l'heure de l'apéro, et elle me disait à chaque fois, punaise, mon Dinan, même pas un petit à se jeter encore ce soir. Après, de toute façon, elle n'était plus en état, et c'était Bruno qui lui finissait son plateau (à l'époque, il était chômeur). Maman, il lui disait, tu perds pas grand-chose, va, et elle lui souriait doucement, avec les yeux.

La douleur est toujours là, dans mon épaule, j'espère qu'on va s'occuper de moi rapidement. Je ne veux pas mourir.

2<sup>ème</sup> heure

L'infirmière qui passe dans le couloir éclate de rire quand je lui demande si le dîner va nous être enfin servi. Je ne vois pourtant pas ce qu'il y a de drôle. Quand elle repasse, je tire sur le bas de sa blouse, elle rit encore, une rigolote, elle m'explique qu'il n'y a pas de plateaux repas, aux Urgences, ce sera pour plus tard, « si je reste parmi eux ».

Elle s'appelle Violette Vollette, j'ai lu ça sur son badge, enfin il me semble, quel drôle et joli nom. Elle est comme dans les feuilletons que Jackie adorait regarder, jeune, jolie, fraîche. Elle vient m'apporter un verre d'eau, et un biscuit, je ne devrais pas, normalement, elle me chuchote, mais ça me fait de la peine de vous voir, là, sur ce brancard... Je lui dis de ne pas s'inquiéter, j'en ai vu bien d'autres dans la vie, à commencer par la guerre

d'Algérie, que je lui raconterais bien mais elle n'a pas le temps, ça se voit, quand moi, du temps, c'est la seule chose qu'il me reste.

Je n'ai rien à cacher, sur cette guerre, vu que je me planquais aux chiottes à l'heure de l'atelier électricité, comme on disait avec Dédé, ou des opérations spéciales, et le pire, c'est qu'on ne m'a jamais trouvé.

Violette me sourit, soyez patient, Monsieur Devedjan, certains sont là depuis la veille... Je m'appelle Dartagnan, je grommèle, Ferdinand Dartagnan, pas Devedjan. Elle éclate à nouveau de son rire joyeux, quel drôle et joli nom, elle s'exclame depuis le bout du couloir alors qu'elle franchit la porte au carré vitré et flouté, menant au saint des saints.

3<sup>ème</sup> heure

J'ai dû m'assoupir un peu. Quand je rouvre les yeux, la première chose que j'aperçois est un balai, qui me regarde. Enfin, je veux dire que la personne qui tient le balai, me regarde, un Noir, un jeune. Il me sourit, désolé, m'sieur, je voulais pas vous réveiller, je suppose que c'est un sans-papiers, comme ceux que Sido adore ramasser, elle leur sert la soupe, leur apprend le français, elle va finir par nous en ramener un dans la famille, Sido Traoré, merci bien.

Je souris timidement au jeune homme, j'ai un peu peur, je suis couché, seul, dans ce couloir, et il est là, avec son balai et son sourire de cannibale. Papy, tu es raciste, me dit Sido, mais non, je proteste, j'ai eu des Noirs sur mes chantiers et ça s'est toujours bien passé, même si ces gens-là, tu m'excuseras, ils ont pas

franchement le gène du travail. C'est bien ce que je dis, râle Sido, tu es raciste, tu fais des généralités et en plus, tu ne veux pas comprendre qu'on ne se tue pas à la tâche quand on est exploité.

Je n'exploitais ni rien ni personne, j'essayais juste de faire vivre ma petite entreprise en bâtiment, les jeunes, ils se rendent pas compte.

Je suis français, me dit le type, à croire qu'il lit dans mes pensées, je suis arrivé du Mali quand j'étais petit, ah, je fais, je m'appelle Boubacar, et je suis diplômé en droit international.

Il s'éloigne avec son balai, je croirais presque avoir rêvé, diplômé de droit international, et puis quoi encore, je suis désolé d'être cannibale, il a dû dire, et puis, arrivé au bout du couloir, avant de franchir la porte qui mène à la délivrance, il me salue de la main, au revoir, grand-père, bonne douleur !

Mais il a peut-être dit « à tout à l'heure », je ne suis plus vraiment en état de bien entendre, je crois bien que mon cœur bat dans mes oreilles.

7<sup>ème</sup> heure

Rien. J'ai dormi, un sommeil sans rêve.

Mon bras me fait toujours mal, cela me semble même gagner le thorax. Combien de temps encore à attendre ?

9<sup>ème</sup> heure

J'ai réussi à attirer l'attention d'une blouse blanche, il y a marqué Julien Doray interne, sur sa blouse, je voudrais voir un médecin,

je gémiss, je suis quasiment médecin, il me rassure, dans un mois, je reprends un cabinet dans un désert médical.

Je crois vraiment que je suis en train de faire une crise cardiaque, je pleurniche, mon bras gauche me fait de plus en plus mal, c'est la position sur le brancard, il me réplique d'un air important, vous avez dû mal positionner votre bras. Jeune homme, je m'énerve, j'avais mal au bras avant de venir ici, je suis même venu pour ça !

Julien, crie la jeune femme de l'accueil qui semble toujours aussi éveillée et aussi peu souriante, on te demande au déchocage, vite !

Et le freluquet m'abandonne là, les pans de sa blouse voletant dans les airs alors qu'il se dépêche, comme dans ces feuilletons adorés de Jackie, elle aurait juste tant aimé voir Georges Clooney se pencher sur le lit d'une femme comme elle, multirécidiviste du crabe.

Julien Doray est parti en courant et me revoilà seul, dans mon couloir, pas très loin du désespoir.

10<sup>ème</sup> heure

Je n'ai pas vraiment pu dormir, mon bras me pèse, cela tend à gagner le thorax, de plus en plus, disons que je me sens oppressé, mais c'est peut-être psychologique aussi, après tout, 10 heures sur un brancard, y a de quoi se sentir un peu angoissé non ?

J'ai en plus une sacrée dalle, il est loin le biscuit. Et si en plus d'une crise cardiaque, je mourrais de faim ?

12<sup>ème</sup> heure

La jeune femme du comptoir n'a toujours pas été relevée. On lui apporte son petit-déjeuner, bon appétit, Amélie, merci, elle mange, sans un sourire. La salle d'attente est étrangement calme, bien que toujours pleine. Certains patients semblent morts mais ils doivent dormir, je me rassure. Une grosse dame mange un croissant qui luit sous le néon, j'ai tellement faim que je pourrais manger toute la boulangerie de Félicien et fils, feu mon frère cadet, qui, lui, au contraire de moi, a pu refiler son affaire à son fils Marius. Bruno m'a juste dit, tu te fous de ma gueule j'espère ? Je n'ai toujours pas bien compris quel était l'emploi de mon fils, community manager, Papa, c'est ça mon boulot. Quant à Marine, douée comme elle était de ses mains, j'ai même pas tenté, Papa, je suis coiffeuse, donc, quelque part, je me sers de mes mains mais je te rappelle que Dartagnan et fille, tu étais contre.

Marius se débrouille plutôt bien mais il ferme le lundi et prend 5 semaines de vacances par an, ces jeunes, ils veulent plus travailler, je vous jure, et c'est comme ça qu'on se retrouve 12 heures sur un brancard parce qu'il n'y a plus personne pour faire le boulot.

16<sup>ème</sup> heure

Une femme dans la salle d'attente vient de s'effondrer sur le sol. Le choc m'a sorti de ma léthargie. Je rêvais à l'Asie où j'ai vécu avec mes parents, tout petit, mon père était militaire. A l'époque, on appelait ça le Siam, que c'était beau, comme nom, et quel pays vraiment, je vous épargnerai les clichés exotiques mais ils étaient là ! Quelle beauté ! Je me baignais dans un fleuve, avec Félicien,

le même fleuve où s'est noyée notre petite sœur Simone que nous étions censés surveiller, ce qui fait qu'après, on est rentré en France, avec ma mère qui ne nous a plus parlé que pour le nécessaire.

On n'a plus jamais revu notre père qui est resté en Asie.

Sur mon brancard, je me mets à pleurer, l'Asie, Simone, la douleur dans mon bras, et Jackie, ma Jackie, avec qui je n'aurais pas pu faire ce voyage au Vietnam, finalement, elle est morte trop tôt, 56 ans.

19<sup>ème</sup> heure

C'est un frôlement sur mon visage qui me tire de mon état comateux. La douleur au bras est toujours là, sourde, envahissante, j'ai de plus en plus de mal à respirer.

C'est une plume, que l'on passe sur mon visage. Une petite fille me passe une plume sur les joues, les yeux, et elle rit quand je la regarde. Hortense, viens ici ! Sa mère l'appelle de la salle d'attente. Mais Hortense ne bouge pas, elle se dandine devant moi, t'as quoi, toi ?, elle me demande, j'ai le cœur brisé, je lui réponds, oh, elle me fait, pauvre vieux papy, je vais te mettre un pansement... Elle se penche sur moi, je sens son odeur fraîche, de savon et de sucre, Hortense, braille sa mère depuis la salle d'attente, ne t'approche pas du monsieur, c'est peut-être un pédophile !

Dans quel monde on vit, vraiment, je vous jure, jamais, au grand jamais je n'ai songé à toucher ma fille, ni ma petite-fille, sans compter qu'il n'y a eu que Jackie dans ma vie !

Mais Hortense n'a pas l'air effrayé, elle rit, monsieur, tu vas mourir ? elle me demande, oui, je réponds, comme tout le monde, puis j'ajoute, méchamment, toi aussi d'ailleurs, tu vas mourir. Hortense hausse les épaules, je suis pas un vieux, moi, j'ai le temps, oh, je lui fais, ragaillardie par ma méchanceté, des petits enfants meurent tous les jours, surtout dans les hôpitaux.

Hortense, braille encore sa mère, viens ici, plus j'y pense, plus ce monsieur me fait penser à un psychopathe !

Je ferme les yeux, la douleur a envahi mon thorax, je n'ai jamais tué personne, en Algérie ou ailleurs, soit que j'étais dans des WC, soit que j'étais trop jeune pour être responsable d'une petite fille de 5 ans, ce qui explique ainsi qu'elle se soit noyée pendant que Félicien et moi, on jouait aux singes dans les arbres.

Au revoir, vilain monsieur, crève bien ! Hortense s'éloigne, je vois son petit corps se dandiner, sa jupette battant en cadence ses jambes aussi menues que celles de Simone lorsqu'on l'avait retirée des eaux.

22<sup>ème</sup> heure

Je n'arrive plus à bouger du tout, je suis comme une momie dans son sarcophage, sauf que je suis sur un brancard, depuis près d'un jour. Je voudrais dire au revoir à Marine, lui dire que j'ai fait ce que j'ai pu sachant qu'elle ne peut pas non plus se vanter d'un

parcours sans fautes, il n'y a qu'à voir son divorce, et son fils Romaric, qui porte des jupes l'été pour aller faire du shopping avec ceux qu'il appelle ses copines.

Quant à mon fils, Bruno, je n'aurais rien à lui dire, à l'instar de community manager, nous n'avons plus aucun langage commun, sa dernière conquête, qui doit avoir l'âge de Sido, l'embrasserait sans doute dans le cou alors que je suis en train de l'appeler pour lui dire que je meurs.

Je meurs seul, quand j'étais aux côtés de Jackie, et de Sylvestre, mon Labrador chéri qui a rendu l'âme l'an passé.

24<sup>ème</sup> heure

Je me sens prêt. Mon cœur bat par à-coups, la douleur a pris tout mon corps. Ils sont finalement là, autour de moi. Marine, et Bruno, mais surtout Sido qui me tient la main, fort, comme si j'allais accoucher, accoucher de ma propre mort.

Ça va aller, papy, elle me dit, c'est rien, la mort, c'est juste un mauvais moment à passer. Je vois au loin la porte aux fenêtres floutées où disparaissent les heureux appelés. Elles semblent danser devant mes yeux, comme un appel, un très lointain appel qui, cependant, ne me fait plus du tout envie.

Je suis passé à autre chose.

Je ferme les yeux, la main de Sido est chaude dans la mienne, je sens que je m'en vais, je pars rejoindre Jackie en donnant la main à Sido, tandis que Bruno doit encore être à regarder son portable et que Marine doit feuilleter un magazine de coiffure.

Je ne dirais pas que je suis bien, non, mais enfin, je me sens apaisé, et calme, très calme.

*Monsieur, Monsieur, ouvrez les yeux, répondez-nous !* Je sens soudain qu'on s'agite autour de moi, on me secoue, on me tapote, et on crie, *on le perd ! on le perd !* Je me croirais presque le héros d'un des feuilletons de Jackie.

*Vite, vite, il est en train de partir !* Je sens un choc, dans toute ma poitrine, mon pauvre cœur est comme aspiré, mon buste monte, puis redescend, *encore, essayez encore, Mélanie, sers-lui plus fort la main,* à nouveau, ce choc, dans tout le thorax, je retombe sur le brancard, *merde, on le perd !*

Mais foutez-lui la paix, à mon cœur, mon pauvre cœur, et toi, ma Sido, tiens-moi la main, sans la serrer, sois juste là, avec moi, je suis en train de m'envoler dans le ciel, un plafond gris aux dalles mal scellées, léger comme les ballons d'air que je t'offrais, enfant, adieu le ballon, comme tu disais, adieu ma petite-fille, moi aussi, je ne reviendrai plus jamais en bas.

## L'AUTEURE

Marie Chotek vit, écrit (des comptes rendus et des nouvelles), élève aussi ses enfants dans le beau massif de Belledonne, au-dessus de Grenoble.

Elle a publié dans sa jeunesse semi-lointaine, un recueil de nouvelles *La femme blanche est fatiguée*, aux éditions Arcadia en 2007, puis un roman *Chronique d'une attente*, en 2019, aux éditions Thot, à Fontaine (Grenoble).

Son séjour de 5 ans au Japon entre 2011 et 2016 fait partie de ses plus beaux souvenirs de vie terrestre mais elle n'a pas encore réussi, à l'instar de son auteur fétiche, Nicolas Bouvier, à le restituer en mots (les mots lui manquent!).